

Tous frères... La dernière encyclique du Pape François

Auteur : *Père Alain FERRÉ, délégué épiscopal à la vie consacrée (diocèse de Rennes)*

C'est le jour de la fête de St François d'Assise que le Pape signe cette lettre encyclique qu'il a intitulée « *Fratelli tutti* », Tous frères. C'est d'une fraternité ouverte qui permet de reconnaître, de valoriser chaque personne, dont nous entretient le Pape.

Qu'est-ce qui me frappe et m'interpelle dans cette encyclique ?

C'est un monument !

François est le seul leader international capable de réfléchir sur l'état de notre monde et de proposer des solutions. Il fait une analyse fine de la situation de notre monde, de nos sociétés, sans désespérance mais sans concession. Lui seul peut le faire, même si on aurait pu attendre pareil travail de la part de nos responsables nationaux ou internationaux.

Il redonne sa dignité à la politique dans son rôle d'être au service de l'être humain dans toutes ses dimensions, corporelle, sociale, spirituelle. Et il pointe le défaut majeur de la politique aujourd'hui : elle n'est pas assez au service du bien commun.

François constate que nous sommes tous analphabètes en ce qui concerne l'accompagnement des plus fragiles, des plus pauvres. Et il explique que le service de tous et chacun ne connaît pas de frontières. Le problème étant que, aujourd'hui, les frontières n'existent plus ni pour l'argent ni pour le commerce, sauf pour le service des pauvres.

C'est une encyclique sociale

Fratelli tutti est une encyclique sociale, dans la lignée de *Laudato si*. Elle nous rappelle que la fraternité s'apprend, dans une société contemporaine où nous sommes devenus des analphabètes de la relation.

Un des aspects frappants de ce texte est sa réflexion sur la guerre : François enterre, ni plus ni moins, la doctrine de la « guerre juste ». L'Eglise en parlait, depuis la fin de la seconde guerre mondiale, mais aucun Pape ne l'avait dit aussi clairement. Pour François la guerre est considérée comme la mère des pauvretés. Il doit être possible de trouver la paix sans passer par la case conflit.

Face à l'individualisme, aux conflits d'intérêts et de pouvoir, il lance la mondialisation de la fraternité et de l'amitié sociale. Pour François, l'amitié sociale est une qualité à mettre en œuvre collectivement, et donc pour chacun et chacune de nous. C'est une fraternité en action, une fraternité radicale au service du bien commun, c'est une œuvre de justice sociale à réaliser. L'amitié sociale est une notion venue de l'Argentine, développée en Amérique latine. François l'a vécue et mise en œuvre concrètement lorsqu'il était archevêque de Buenos Aires.

La fraternité universelle comme alternative au chaos

Vivre la fraternité selon les préceptes de l'Évangile. D'abord parce que nous sommes tous des enfants de Dieu, des enfants de cette même terre qui nous abrite tous, quelles que soient nos appartenances ou nos croyances. Nous sommes tous frères et sœurs. Ensuite, parce que seule la fraternité peut sauver, demain, l'humanité, dans le contexte des menaces de tous ordres qui pèsent sur notre maison commune, nos sociétés et notre avenir.

Notre monde va mal ! Ce fond de tableau était déjà celui de son encyclique précédente *Laudato si* sur la sauvegarde de la maison commune : les replis nationalistes, l'obsession de la compétitivité excluant les plus faibles, creusement des inégalités, désintérêt pour le bien commun, gaspillage des ressources non renouvelables de la planète... Dans le monde d'aujourd'hui, les sentiments d'appartenance à la même humanité s'affaiblissent, et le rêve de construire ensemble la justice et la paix semblent être une utopie d'un autre temps !

C'est contre ce défaitisme que s'élève François. Il affirme haut et fort : « *on peut aspirer à une planète qui assure terre, toit et travail à tous. C'est le vrai chemin de la paix* » (N° 127). François ne fait que reprendre les principes essentiels de la doctrine sociale de l'Eglise, dans le prolongement de ses prédécesseurs : destination universelle des biens, dignité inaliénable de chaque personne, défense du bien commun, solidarité, charité, attention préférentielle aux plus pauvres... Autant d'exigences souvent bafouées.

Le bon samaritain comme icône de la fraternité.

Au cœur de l'encyclique, le Pape François offre une magnifique méditation sur la parabole du Bon Samaritain. Praticants ou non, ce récit est dans notre mémoire et fait partie de notre culture commune. Le Pape met en évidence la morale habituellement tirée de ce texte : les prêtres se détournent de l'homme blessé là où l'étranger sait se montrer compatissant. Mais le plus bouleversant est ailleurs : ce texte met en évidence que chacun de nous, chacune de nos communautés ou de nos nations, est tour à tour : l'homme blessé qui gît sur le bord du chemin, le brigand qui l'a agressé, le prêtre ou le lévite qui ne veulent pas voir, et le bon samaritain qui prend soin de l'autre.

Comme on pouvait s'y attendre, François n'est pas tendre pour les impasses du libéralisme économique, pour les populismes qui ignorent la légitimité de la notion de peuple et se traduisent par un mépris des faibles, pour les dérives de l'individualisme.

François réaffirme une nouvelle fois pour chacun de nos pays le double devoir moral de protéger les droits de ses propres citoyens et celui de garantir l'assistance et l'accueil des migrants. D'où son invitation à *construire des villes et des pays qui, tout en conservant leurs identités culturelles et religieuses respectives, soient ouvertes aux différences et sachent les valoriser sous le signe de la fraternité humaine.*

Cette encyclique ne s'adresse pas, comme c'était jadis la tradition, aux seuls évêques ni aux seuls catholiques mais à « *tous les hommes et femmes de bonne volonté* », donc à chacun et à chacune d'entre nous.

Dans son encyclique, François soulève deux grandes questions :

La première : reprenant *Laudato si*, François se fait insistant : « *La grande question, c'est le travail* » (N° 162). Il explique : « *Aider les pauvres avec de l'argent doit toujours être une solution provisoire pour affronter les urgences. Le grand objectif devrait toujours être de leur permettre d'avoir une vie digne par le travail* » (*Laudato si*, N° 128). Il n'existe pas pire pauvreté que celle qui prive du travail et de la dignité du travail.

La seconde question : Chercher Dieu d'un cœur sincère, à condition de ne pas l'utiliser à nos intérêts idéologiques ou d'ordre pratique... Nous devons sérieusement nous aider à nous reconnaître comme des compagnons de route, vraiment frères. Nous voulons, affirme François, être une Eglise qui sort de ses temples, de ses sacristies, pour accompagner la vie, soutenir l'espérance... établir des ponts, abattre les murs, semer la réconciliation.

En conclusion :

Cette encyclique nous invite à une communion qui doit se construire et se vivre. C'est un travail artisanal, à mais nues, comme la parabole du Bon Samaritain. François nous invite à ne pas subir la complexité du monde. Face à l'individualisme, il lance la mondialisation de la fraternité. C'est un texte accessible, et qui s'adresse à tous. Après *Laudato si*, cette encyclique sonne comme une genèse humaniste. La fraternité, nous dit François, est notre assurance vie.